

Avant-propos

L'heure de la retraite venue, j'ai exhumé des vénérables malles poussiéreuses du grenier, et du fond des tiroirs où elles s'étaient endormies, une multitude de photos de famille, jaunies par le temps, voire même pour certaines, affreusement mutilées.

A première vue, il n'y avait rien, ou pas grand-chose, à tirer de ces visages pour la plupart disparus ou inconnus. Cependant, un examen plus attentif me permit de constater que certains noms, certains surnoms même, pas toujours mélioratifs pour dire vrai, revenaient à la surface d'une mémoire qui semblait les avoir enfouis à jamais. Et avec eux, revinrent des souvenirs. Par bribes d'abord. Par séquences de plus en plus étoffées ensuite.

Je décidai donc, ne serait-ce que pour mes enfants et petits-enfants, et afin qu'il en restât quelques traces, de relater simplement, quelques petites anecdotes, quelques petits faits de mon passage dans les écoles d'enfants de troupe, du Mans à Autun, en passant par Aix-en-Provence.

Chacun sait que le souvenir souffre en général du temps qui s'écoule. Et pour cette raison, il est fréquemment partiel, souvent ébréché, zébré de zones d'ombre. Il se contente de ne restituer que des éléments malheureusement infirmes. C'est pour cela que je saurais gré à mes camarades de ces divers « pensionnats » que nous avons fréquentés, de bien vouloir accepter avec bienveillance toutes les inexactitudes que j'ai pu commettre. Que voulez-vous ! La subjectivité contenue dans l'acte d'écrire est une source d'erreurs. Elle conduit, par essence à une interprétation, donc à une inévitable altération de la Vérité. De

ce fait, même si l'essentiel s'appuie sur mon vécu, vous ne devez pas attendre, dans la relation des faits et anecdotes présentés, une exactitude chirurgicale.

Sachez surtout, et enfin, que mon souci majeur a été de recréer une atmosphère, telle que je l'ai ressentie, de ces années passées dans ces EMP... Je ne sais si j'y suis parvenu. Mais un fait est certain, c'est qu'un devoir de mémoire envers moi-même s'imposait, et je dois avouer que ce petit travail récréatif m'a procuré un réel plaisir. Puisse-t-il, mes chers lecteurs, vous procurer un petit moment de détente !...

1.

Septembre 54 : le départ

— Allez Lulu ! Debout ! C'est l'heure !...

Des pas s'éloignent sur le vieux plancher gémissant.

C'est papa qui, ce matin-là, a frappé à la porte de la chambre. De plusieurs coups nets et décidés. D'ordinaire, c'est à maman qu'échoit le rite du lever. Avec tout juste quelques grattements d'ongles. En douceur.

J'ai l'impression d'avoir mal dormi. D'un sommeil agité. Comme ceux que l'on peut connaître à la suite d'une forte émotion. D'une immense joie ou d'une profonde tristesse. J'ai dû sombrer seulement sur le petit matin. Aussi ai-je beaucoup de mal à ouvrir les yeux. Bien plus que les autres jours. Beaucoup plus. Ce n'est pas uniquement la chaleur du lit qui me retient...

Le jour se levait. Septembre était déjà là. Avec ses brumes matinales. Toujours niché au fond de mon lit-cage, le nez à hauteur des couvertures, je devinais les membres noueux et les longs doigts arthritiques des vieux pommiers à cidre, émergeant des épaisses nappes de brouillard qui planaient sur les prés, à cette saison. Rivées au sol ou suspendues, elles étaient toujours là, lorsque mon frère et moi, aux premières lueurs de l'aube, allions cueillir les champignons roses, dans les herbes encore perlées de rosée. Alors, pourquoi ne seraient-elles pas encore présentes aujourd'hui !

Mais à cet instant précis, je n'avais ni l'envie, ni la possibilité, de gambader à travers champs le panier au bras. Je savais déjà que loin serait le jour où je pourrais à nouveau

détremper mes vieilles chaussures, éculées par l'usage et par le temps, dans les prés jouxtant la Risle, ce petit cours d'eau tranquille, objet de bien des joies.

Par la fenêtre et les persiennes encore entrouvertes, j'apercevais à peine la pointe du clocher de la vieille église. Le point de ralliement avec les copains. Sa masse trapue marquait notre terrain de jeux.

C'est autour d'elle que, le jeudi notamment, jour des écoliers, nous tournons, sans cesse, avec une régularité de métronome, juchés sur nos vieux vélos écorchés d'après-guerre. Seuls les fils de notables (comme le dit souvent maman), Paulo et Thierry en l'occurrence, arborent des bécanes rutilantes, de la dernière génération. Avec un dérailleur à quatre vitesses, et un double plateau. Mazette ! Quand on avait vu ça, le jour de leur livraison, nos yeux s'étaient arrondis. D'autant que les peintures étaient flamboyant neuves, rouge carmin pour l'un, et bleu azur pour l'autre. Admiratifs et, il faut le dire, envieux nous étions ! Terriblement envieux !

Nos bécanes, elles, ne supportaient pas la comparaison. Et pour cause. Elles avaient été, pour la plupart reconstituées de pièces récupérées de-ci de-là. L'une dans une cave sentant le moisi, l'autre dans un grenier plein de toiles d'araignées, une autre encore dans une grange délabrée, périodiquement fréquentée par les hirondelles et les martinets. A la belle saison, il s'entend. Toutes les pièces rassemblées avaient été l'objet d'une attention particulière des grands frères, voire des pères eux-mêmes. Amoureusement huilées, et non moins amoureusement repeintes, elles avaient été ensuite remontées. Ce sont ces bécanes-puzzle qui fendent l'air autour de la vieille église, témoin muet de nos jeux.

Elles au moins, ce sont de « vraies » bicyclettes, des bécanes artisanales... et non pas des bicyclettes de série, comme celles de nos deux copains. Des bécanes qui n'ont

pas d'âme, comme dit papa. N'empêche, il a beau dire, elles sont chouettes !

— Tout le monde n'a pas la chance d'avoir une mère pharmacienne ou un père notaire, avait même ajouté maman.

Avec dans le ton adopté, le souci de chasser définitivement de mon esprit, l'envie, la concupiscence, cet énième péché capital qui ne manque pas de me saisir quand je les vois, ou même quand je les évoque.

Mais l'essentiel n'est-il pas de s'amuser ? Eh bien, avec les nôtres, tout écaillées, on s'en donne à cœur joie, croyez-moi. Que ne fait-on pas avec nos cartons récupérés sans bourse déliée chez le marchand de bonbons du coin ! Fixés solidement sur les fourches arrière par des épingles à linge, comme ce doit être le cas dans tous les villages de France et de Navarre, ils frottent contre les rayons, transformant ainsi les vélos en bruyantes mobylettes, pour la plus grande « joie » des riverains, comme vous pouvez l'imaginer. Et soyez-en sûr, ils sont nombreux, ces riverains, autour du poumon religieux ! Un vrai concentré de commerces. A commencer par le marchand de bonbons... en gros lui-même, le fournisseur de cartons, dois-je le rappeler. Sans omettre le boucher, la pharmacienne, le grainetier, le cafetier, le boulanger... Et bien d'autres commerçants encore, dont les boutiques s'alignent autour du cœur névralgique du bourg, la vieille église du XIII^{ème} siècle et son admirable fontaine.

Imaginez alors l'état d'esprit de tous ces riverains, lorsque la cohorte de vélos motorisés commence à s'agglutiner à l'ombre des vieux murs du cœur de la cité. Que peuvent-ils dire, que peuvent-ils faire, quand on sait que chacun d'eux a, parmi la bande, qui, un fils, qui, un neveu. Le silence leur est dicté !

La concentration des cycles achevée, les rondes infernales de commencer. Généralement lorsque la vénérable cloche d'airain a égrené ses dix coups. C'est alors le signal du départ. C'est à qui fera le plus de bruit, et à qui ira le plus vite.

Pour les vieilles bigotes, qui ont bien du mal à atteindre la dizaine de marches du parvis, ce sont là, à leurs yeux, des jeux sataniques. Car, dans ces interminables chevauchées mécaniques, il y a toujours un obstacle à leur marche, un chenapan pour les empêcher de franchir les quelques mètres qui les séparent du chœur de l'église, leur paradis. Quand enfin elles s'y risquent, non sans avoir auparavant maugréé dans leurs moustaches (car certaines en ont, vous pouvez me croire), non sans avoir disais-je ronchonné, lancé des regards agressifs par-dessus leurs lunettes à petite monture ronde, même le Bon Dieu hésite à leur venir en aide. Il les voit tellement souvent ! Qu'ont-elles donc à Lui dire de si important ? Rien qu'Il ne sache déjà. Toujours à répéter la même chose ! Alors, Il pense, j'en suis persuadé, qu'elles peuvent prendre le temps d'attendre.

D'ailleurs, soyons sérieux. Pourquoi interviendrait-il ? Ne sommes-nous pas, nous, pour la plupart, sous sa protection ? Ne sommes-nous pas en effet, nous, les adeptes des multiples révolutions autour de l'édifice sacré, ses enfants de chœur ? Ses « machicotes », comme dit papa qui ponctue souvent son discours, à la maison, d'expressions ou de mots bretons. Quand il ne parle pas franchement en breton avec maman ! Avec le souci évident de faire en sorte que je ne comprenne pas la conversation.

Enfin bref, pour en revenir à nos moutons, disons que le Grandissime Ordonnateur du Monde, ne peut que nous ménager. Car les messes, les vêpres, les baptêmes, les extrêmes-onctions, et les enterrements, sans oublier les cloches qui sonnent à toute volée, enfin tout ce qui règle la

vie de la bourgade, c'est Nous. On est de la Grande Maison, non ! Alors !

Et puis, ajouterai-je, ne suis-je pas, de surcroît, le chef des enfants de chœur. Soyez-en sûr, je ne m'en glorifie pas. Ce serait sombrer dans le péché d'orgueil. Punissable, comme chacun sait, mais heureusement effaçable avec quelques « ave » et quelques « pater ». Ainsi que je le disais, je ne me glorifie pas d'occuper cette fonction. Ce n'est pas une charge acquise au mérite. Disons plutôt par hérédité. Mon frère l'occupait, cette fonction. Lui parti, j'ai repris le flambeau. Une survivance monarchique en quelque sorte. Avec, il va sans dire, la bénédiction de notre vieux curé.

Parfois, il passe à la maison, dans sa vieille soutane tout élimée, brillante, usée jusqu'à la trame. Et, sa vieille pipe culottée au bec, il devise en breton avec papa et maman. De temps en temps, il s'interrompt, pour tremper ses énormes lèvres dans un petit verre de goutte qu'il a volontiers accepté. Pour dire vrai, le verre est rempli avant même qu'il ne soit installé. Le « calva » de l'année, ça ne se refuse pas ! Les habitudes ont valeur de rites à la maison. Et une fois le gosier à nouveau humecté, il repart, avec papa et maman, en paroles, vers la Bretagne natale. C'est pour tous, un plaisir de se rencontrer. Un véritable plaisir linguistique. Un bain de Jouvence, du fait de l'évocation des événements et petits potins de la région commune. La Maison devient pour quelques temps une Bretagne miniature. Et c'est certainement pour cette raison que j'ai eu ce privilège, honorifique précisons-le une fois encore, de devenir le cérémoniaire, l'enfant de chœur chef. Les racines, chacun le sait, ça unit, parfois ! Pourtant, aujourd'hui, la racine est brisée. Une passation des « pouvoirs » s'impose. Dans quelques heures, c'est certain, l'intéressé aura cédé sa place. Un nouveau chef naîtra. Ce ne sera pas Paulo, le fils de la pharmacienne. Elle est athée. Elle a volontairement communiqué le virus

à ses enfants. Un virus violent ! Le comble pour une pharmacienne me direz-vous... Cependant, rassurez-vous ! La place ne restera pas longtemps vide. Bien d'autres prétendants sont sur les rangs. Allez savoir pourquoi ! Il n'y a pourtant aucun avantage à glaner !... Le seul goût du pouvoir peut-être ! Et Dieu sait qu'il est partout présent, et très souvent source de conflits !

Bon ! Revenons à nos vélos ! Ceux avec lesquels nous adorons tourner, dès que l'occasion se présente. Faisant fi des bigotes, de leurs critiques, de leurs regards réprobateurs et assassins. Ces petites vieilles rabougries, trotinant à grand peine (et que nous aimons bien pourtant) n'ont qu'à bien se tenir. Sous la protection du Grandissime Architecte, continuellement invisible mais présent, (c'est notre vénérable curé qui nous l'a dit), nous sommes quasiment in-tou-cha-bles. Que craignons-nous donc ? Bien peu de choses, évidemment. Chacun sait que si on fait une bêtise (et cela, on le sait très tôt, pas besoin d'être majeur pour être responsable), si on fait une bêtise disais-je, on peut passer illico au confessionnal. Faute vite avouée. Faute presque pardonnée. Car il reste la réparation. Immuable ! Le vieux curé, les sourcils broussailleux froncés, l'œil noir faussement réprobateur (il en a entendu d'autres) nous dispense trois « ave » et trois « pater »... Avouez-le. La pénitence est légère. Tout aussi légère que l'est la faute en général : est-ce si grave par exemple d'avoir répandu du poil à gratter sur le prie-dieu de l'une des bigotes, en guise de représailles, pour s'être risquée à glisser une accusation contre l'un d'entre nous à l'oreille de M. le Curé ? Bien sûr que non. Et M. le curé en a parfaitement conscience. Aussi la réparation est-elle vite exécutée. Et l'âme blanche, nous reprenons nos dangereuses activités cyclistes.

C'est vrai ! Nos jeux sont dangereux. Il y a toujours le risque de percuter. Papa me l'a souvent dit. Et maman de surenchérir. En dramatisant, comme il se doit.

— Un jour, disait-il, tu te casseras la figure. Pourvu qu'on n'ait pas à te ramasser à la petite cuillère.

Pas besoin de savoir lire dans une boule de cristal ou dans le marc de café pour une telle divination. De tels incidents s'étaient déjà produits. Sans qu'on ait eu besoin de recourir à la petite cuillère, heureusement.

Ce jour est pourtant arrivé. Bonne Prédiction de papa.

Il y a deux mois, jour pour jour. Je me suis ramassé dans le virage, juste devant la boulangerie, pour éviter une petite vieille qui venait de dire un petit bonjour au Bon Dieu, et qui s'en retournait chez elle le cœur léger. Je me suis affalé, lourdement, à quelques mètres du grand escalier qui permet d'accéder à la route qui dégringole vers le Bas du Bourg. Celui qu'empruntent régulièrement l'abbé, et sa sœur qui tient la cure, pour rejoindre le presbytère. Et cela, seulement à quelques centimètres de la bordure du trottoir, sous les yeux de Michel, le fils de la boulangère et du boulanger, habituellement dans son fournil, nimbé, comme toujours, de farine de la tête aux pieds.

Il est vrai, notre circuit est tout ce qu'il y a de rustique. Encombré de graviers, de gros graviers accumulés aux endroits stratégiques par les multiples passages, dans les courbes difficiles à négocier, vous comprenez pourquoi il a fallu que j'aïlle (je devrais dire qu'on me porte) chez le docteur Balichou, au Bas du Bourg, afin que soient extirpés les quelques fâcheux silex qui avaient eu la très malencontreuse idée de trouver refuge dans le genou gauche. La douleur avait été atroce. Et la trouille, devant le spectacle d'un genou sanguinolent et d'un bras affreusement écorché, encore plus forte.

Mais on fait les braves ! Il ne faut pas se dégonfler devant les copains. Surtout pas. Et encore moins devant les copines. On n'est pas des mauviettes, tout de même !

Aujourd'hui, l'incident me semble loin. A classer dans le rayon des souvenirs.

Le jour se lève enfin. Le clocher se dessine maintenant plus distinctement.

— Demain, pensai-je, je ne le verrai plus. Le lien entre ma chambre et lui sera rompu. Ma chambre restera muette, froide, obscure. Les persiennes ne seront plus ouvertes...

J'ai comme un poids sur la poitrine. Un étau m'étreint la gorge. Désagréables sensations.

Dans la cuisine, j'entends les habituels cliquetis des casseroles que l'on dépose sur le fourneau à bois, le choc sourd des bols que l'on sort du buffet, et le crissement du couteau à dents qui tranche dans le pain. Aujourd'hui, disons-le tout net, ces bruits simples, courants, ordinaires, familiers pour tout dire, ont une saveur particulière. Je sais que je ne les entendrai plus de sitôt. En effet, c'est aujourd'hui même que...

— Allez Lulu. Debout ! Tu traînes. C'est plus que l'heure ! Tu vas être en retard.

C'est encore papa. Tout à mes modestes pensées, je ne l'avais pas entendu venir. Ainsi, le rituel des réveils pour aller à l'école n'a pas varié. On se laisserait aller à croire que c'est un jour comme les autres. Ce serait se tromper. Le « c'est l'heure » d'aujourd'hui n'est pas le « c'est l'heure » d'hier. Ni celui d'avant-hier. Ni celui des précédents jours. Celui-là, a une sonorité indéfinissable. Une sorte d'invitation à s'exécuter, entachée d'impatience et peut-être aussi de remords. Que sais-je ?

Une chose est sûre, c'est une invitation à me lever que je n'entendrai certainement pas non plus, avant un moment. Au moins trois mois. La durée d'un trimestre scolaire.

Eh, oui ! Tout à l'heure, papa et moi, on va prendre le train. Événement exceptionnel. On voyage peu d'habitude.